NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

82 N° 1 1960

L'esprit oecuménique au Brésil?

François Hubert LEPARGNEUR (op)

p. 20 - 31

https://www.nrt.be/it/articoli/l-esprit-oecumenique-au-bresil-1856

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

L'esprit œcuménique au Brésil ?

L'œcuménisme est-il un phénomène essentiellement européen, en ce sens qu'il serait lié, non pas sans doute à la conscience européenne, mais à la conscience qu'ont certains Européens des exigences de leur christianisme? Une philosophie de l'histoire serait-elle en droit de distinguer, suivant les modalités d'insertion d'une communauté chrétienne dans son contexte social, entre le phénomène de la chrétienté, celui de la lutte plus ou moins ouverte entre confessions chrétiennes rivales (dans un pays donné), celui de la coexistence pacifique qui doit sa paix à la fuite de rapports religieux, celui de l'œcuménisme enfin? Cette liste n'est sans doute pas exhaustive, mais ne correspondrait-elle pas à un processus normal d'évolution, dans l'ordre indiqué? Plutôt que de répondre directement à de telles questions, nous nous bornerons à examiner une situation historiquement et géographiquement déterminée, de nature à les éclairer. Nous prendrons le milieu brésilien, et tenterons d'y situer ce que pourra y être un esprit œcuménique que nous aurons d'abord brièvement analysé.

I. L'ESPRIT CHRÉTIEN D'ŒCUMÉNISME

Quand la passion de la vérité suscite la haine, cette vérité en morceaux est une caricature de la vérité salvatrice, puisque celle-ci est existentiellement liée à la charité. Il est difficile de dire que la vérité est au service de la charité, ou la charité au service de la vérité : ce sont comme deux versants d'une même réalité mystérieuse. L'un des aspects se fait juge de l'autre.

Si notre charité n'est pas assez grande pour accueillir le chrétien non-catholique comme *frère en Jésus-Christ*, assurément elle est bien courte et se trahit elle-même. Nous servons le même Seigneur, nous sommes renés en lui par l'effet d'un même baptême, nous recevons de lui l'affirmation qu'il n'est pas de plus grand devoir que d'aimer Dieu par-dessus tout, et le prochain comme soi-même; nous vivons enfin dans l'espérance de la même béatitude, par la grâce du Christ.

Si notre amour de la vérité ne nous présente le protestant que sous

les traits de l'hérésiarque perdu dans l'erreur et que nous ne pouvons que combattre, prenons garde aux quelques considérations suivantes. Sommes-nous sûrs de connaître suffisamment, sans le déformer, ce que nous vouons à la géhenne et condamnons sans nuance ni appel? Avons-nous conscience qu'entre nous et les Réformés orthodoxes, par exemple, il se trouve plus de croyances communes (les croyances fondamentales à vrai dire, celles qui tiennent au salut par la grâce de Jésus-Christ, Verbe divin incarné, mort et ressuscité) que de dogmes récusés, quelque profondes et irrécusables que soient nos divergences? Les simplifications caricaturales sont-elles complètement et définitivement bannies de notre littérature? Prenons garde enfin que l'ensemble des dogmes définis prétendent exprimer le Mystère de Dieu, mais non pas le livrer intégralement. Au-delà des articles du *credo,* saint Thomas rappelle que c'est *aux réalités* qu'ils expriment que va notre foi. On ne peut à priori affirmer qu'il n'existe pas d'autres manières possibles d'exprimer les mêmes mystères sans les trahir. Nul n'a le monopole de la vérité. De plus, nous ne la possédons pas comme une propriété particulière; c'est elle qui nous possède dans la mesure où nous nous soumettons à ses exigences objectives. Elle nous est confiée non seulement pour la gloire de Dieu et notre propre salut, mais encore pour que son rayonnement effectue le salut du monde entier.

Si l'on désirait caractériser l'esprit chrétien d'œcuménisme, il faudrait donc faire intervenir les éléments suivants :

1. *Dans l'ordre de la charité* : l'œcuménisme traduit la prise au sérieux de l'amour que nous devons porter aux autres chrétiens. Il vise à substituer effectivement la compréhension à l'hostilité personnelle. Nous aimons le prochain tel qu'il est, avec ses préjugés, ses erreurs (malgré elles), ses fautes et celles de ses ancêtres, et nous l'aimons assez pour l'aider à s'en délivrer *sans le pousser, même involontairement, à s'y enfoncer pour renforcer ce qui le distingue de nous.*

La prière doit avoir une grande place dans l'activité charitable d'œcuménisme. La prière pour les frères séparés n'est pas seulement l'activité la plus abordable par toute paroisse catholique, par tout chrétien, la moins dangereuse et la moins contestable; elle reste l'activité essentielle là même où l'on se trouve en mesure d'agir sur d'autres plans. Aucun motif valable ne saurait y contredire.

2. *Dans l'ordre de la vérité.* S'il est vrai que nul n'a le monopole de la vérité, nous avons des devoirs envers les vérités particulières mais authentiques que recèlent les religions différentes de la nôtre. **Ne pas faire justice à une certaine vérité, c'est prédisposer d'autres**

hommes, qui y sont plus sensibles que nous, à s'en prévaloir, peut-être au détriment de l'équilibre total des vérités du salut. L'histoire de l'Eglise fournit plus d'une illustration de cette loi.

Un concordisme de façade qui rechercherait une illusoire unité en niant les divergences réelles ne serait pas moins contraire à l'œcuménisme. La vérité ne se contredit pas elle-même : on n'a donc jamais à faire justice à la doctrine adverse en défigurant celle que l'on représente et dont on vit. Mieux vaut approfondir la diversité des sens attribués aux mêmes mots (Eglise, grâce, foi, justification, dogme, etc.) plutôt que de s'en tenir à des énoncés ambigus qui témoigneraient d'un accord illusoire.

Dans l'ordre de la vérité, le but propre de l'œcuménisme, à tout le moins son premier but, n'est pas de dissoudre les divergences, c'est de *connaître autrui sans défigurer sa pensée*. Entreprise difficile certes, mais réalisable malgré la leçon de dures expériences passées. Ce n'est servir personne, ni la vérité, ni sa propre doctrine, ni le bien réel de celui que nous voudrions sans doute amener à nos vues, que de se laisser aller aux réductions arbitraires qui encombrent tant de polémiques et dont les auteurs se trouvent dans toutes les confessions.

Connaître la pensée de l'autre telle qu'elle est : aucun profit n'est vraisemblable si l'on n'est pas capable d'atteindre ce premier objectif. Si l'on songe ensuite à faire évoluer les positions, il est indispensable : quant à ses propres positions, d'en connaître et reconnaître les difficultés ; quant au passé de sa confession, d'en admettre les faiblesses et les erreurs éventuelles ; quant aux positions du partenaire, de choisir comme point d'appui et de départ les vues justes et profondes qui sont siennes et qu'il s'agira d'étendre, non les vues erronées qu'on dénoncerait de l'extérieur du système.

N'est-ce pas commettre une injustice que de comparer les déficiences *de fait* manifestées dans la vie de la confession d'en-face, avec l'*ordre idéal* proposé par notre propre confession : on ne compare valablement que des éléments se situant au même plan, doctrine à doctrine, fruits à fruits. Il est même ordinairement injuste, et toujours inefficace, de juger l'autre avec des catégories qui lui sont tout à fait étrangères : ceci rend compte de l'inévitable échec de beaucoup de tentatives apologétiques.

3. Respectueux de la charité et de la vérité, l'esprit chrétien d'œcuménisme nous semble encore tendre vers une troisième valeur, celle de la complémentarité : complémentarité dans l'exercice de la charité comme dans l'expression de la vérité, sans parler des indispensables complémentarités dans les spiritualités et les liturgies. En se purifiant, le dialogue œcuménique doit tendre à s'installer au cœur du Corps mystique pour se transformer en dialogue de membres com-

plémentaires d'un même organisme. Nous entrons ici dans ce qu'on pourrait appeler *l'eschatologie de l'œcuménisme,* car il est clair que l'œcuménisme au sens strict disparaît au moment où tous les participants du dialogue sont complètement intégrés dans la même Eglise. Or le travail œcuménique risque fort de devoir se poursuivre jusqu'à la fin du monde, sans que cette assertion porte le moins du monde ombrage à son utilité et à sa nécessité. Mais le propre du mystère eschatologique est de se trouver déjà mystérieusement présent dans le processus même qui n'a pas encore atteint sa fin. Cette remarque est pleinement conforme à ce que l'ecclésiologie explicite aujourd'hui du *rattachement invisible* de certains humains *à l'Eglise visible.* Ceux qui ne partagent pas toutes nos croyances nous mettent toujours en question : ils nous obligent à descendre au plus profond de nous-même pour mieux trier entre l'essentiel et l'accessoire, entre le nécessaire et le contingent. Ils nous obligent à trouver le point d'équilibre de notre propre doctrine, là où nous sommes le plus nous-mêmes, et le plus fidèles à la vérité que nous servons : immense service.

Mais aussi, en deçà de cet essentiel mieux dégagé, on peut estimer que nos frères séparés nous proposent le jeu d'une certaine complémentarité. Il y a plusieurs demeures dans la Maison du Seigneur. Ne nous sommes-nous pas montré réticents dans la théologie du Saint-Esprit précisément parce que les protestants exagéraient à nos yeux ce qu'on en pouvait véritablement tirer? De leur côté, les protestants nous disent qu'ils s'interdisent pratiquement la mariologie, précisément parce qu'il leur semble que les catholiques romains en exagèrent les données. Désireux d'échapper aux confusions doctrinales que permet l'imprécision théologique, les latins ont largement usé de l'analyse conceptuelle, surtout depuis saint Thomas; mais nos frères séparés d'Orient, craignant un juridisme exégétique superficiel, se refuseront d'entrer dans une voie qui leur paraît menacer la transcendance des saints mystères. Dans une aide réciproque, encore que non forcément égale, mieux vaudrait accepter certaines complémentarités. L'Occident prend plus vivement conscience que jamais des valeurs d'incarnation : contrepoids bienfaisant de la tendance orientale à considérer la religion comme une évasion du quotidien, à conférer prématurément au christianisme une dimension non seulement transfiguratrice mais encore et déjà glorieuse, dont le statut véritable n'appartient pas à cette terre. L'Orient baigne dans un sens aigu du mystère et de la transcendance du Sacré : contrepoids bienfaisant pour ceux qui seraient tentés de trop s'en tenir à des figurations anthropomorphiques ou à des computs juridisant toute la vie de l'Eglise.

La difficulté tient à ne jamais confondre ce que l'Eglise tient de Dieu et, comme tel, demeure parfait et inamovible, et ce qu'elle

tient des hommes qui la composent. Les deux éléments sont intimement engagés et mêlés dans l'histoire religieuse du monde (œuvre de Dieu et des hommes). Nous pourrons, échappant au danger, regarder les Réformés pour qu'ils nous rappellent, par l'insistance qu'ils y mettent, tel ou tel point de notre très authentique patrimoine commun. Pensons ainsi à la transcendance de Dieu, au secours que nous devons trouver dans la connaissance biblique de la religion, à la gratuité de la grâce et du salut, à la médiation unique du Christ; à l'indissociabilité de notre vie spirituelle, de notre vie morale et de notre vie de croyance; à la liberté chrétienne prêchée par saint Paul; à la place capitale, essentielle, centrale, du Mystère pascal dans l'histoire religieuse de l'humanité comme de la vie personnelle du chrétien; à la justification par la foi; au sacerdoce des fidèles communiqué par le baptême en Jésus-Christ; bref, en l'adhésion personnelle au Christ-Sauveur que nous révèle l'Ecriture sainte. Certes nous ne sommes pas toujours d'accord sur le sens exact et les nuances à attribuer à chacun de ces termes; du moins sommes-nous unanimes sur l'essentiel de ce qu'ils signifient et unanimes dans notre volonté de tendre à la réalité christique qui se trouve actuellement présente, au-devant des uns et des autres.

On n'a plus à montrer que l'esprit apologétique est directement contraire à l'esprit œcuménique; mais le premier peut revêtir des formes subtiles sur lesquelles il est bon d'avoir médité. Cela nous fera renoncer en œcuménisme à l'*influence* comme succédané de la *puissance*, à l'influence conçue sournoisement comme mode de pression extrinsèque. L'influence est normalement un résultat; elle risque de s'altérer et de se compromettre en s'érigeant comme but.

Mais allons plus loin afin de protéger la relation œcuménique de ses contrefaçons qui la corrodent. La relation œcuménique est avant tout *dialogue* : le prêtre ne s'y pose ni en maître, ni en juge, ni même formellement en docteur encore qu'il le doive être pour la sécurité de ses propos; il s'y introduit comme dialoguant, ouvertement membre d'une confession différente de celle de l'interlocuteur. Or ce n'est pas analyser assez profondément ce qu'est réellement le dialogue que de le caractériser comme instrument de nature à promouvoir la vérité ou l'unité, l'une en l'autre. Le dialogue n'est pas (ou pas seulement) *pour* la vérité, il *est* instauration de vérité; il n'est pas (ou pas seulement) *pour* l'unité, il *est* déjà réalisation d'unité.

La personne s'accomplit elle-même dans ses relations avec les autres personnes. Le dialogue n'est pas à son égard menace pour son intégrité, mais réalisatrice de son être profond de personne. Par quoi l'on pressent que l'affirmation de la personnalité *par mode de puissance et d'autorité* monopoliserait bien à tort l'affirmation par la-

quelle une personne se pose et s'accomplit. Entrer dans le dialogue est aussi, éminemment, un acte réalisateur de la personnalité des partenaires. L'acte de puissance et d'autorité est légitime et nécessaire en son ordre; hors de là, c'est une faiblesse, s'il se substitue à l'effort du dialogue. Des deux grands types d'affirmation sociale de soi, celui *par mode de puissance et d'autorité* et celui *par mode de dialogue*, le premier n'a jamais été perdu de vue dans l'Eglise; mais l'œcuménisme pourrait attirer davantage l'attention sur les bienfaits et la nécessité du second. En entrant dans notre histoire par l'Incarnation, en ne violentant la liberté humaine ni dans l'acte de foi, ni dans l'acte d'espérance, ni dans l'acte d'*agapè*, Dieu a voilé sa puissance et son autorité, il est entré dans la voie du dialogue.

II. DIFFICULTÉS PRÉSENTÉES PAR LE CONTEXTE BRÉSILIEN

Qu'on ne s'attende pas à trouver ici le compte rendu des réalisations œcuméniques déjà effectuées ou en cours de réalisation dans le pays considéré. Cela reste secondaire par rapport à notre objectif qui doit être à la fois moindre et plus vaste. Il sera moindre parce que les contacts dont nous avons connaissance ou auxquels nous avons pu participer ne couvrent vraisemblablement pas tous les efforts actuellement tentés dans le même sens. Au surplus, l'assentiment des évêques locaux ne supprime pas le caractère privé de tels contacts; il s'agit plus de tolérance que de mission proprement dite, au stade où nous sommes. Mais aussi, exposer de tels contacts risquerait d'induire en erreur sur leur ampleur sociologique : si leur importance prophétique est incontestable, ils ne sont nullement le fruit d'un vœu général, d'une poussée incœrcible de rapprochement et de compréhension mutuelle. C'est précisément ce dernier point que nous avons à considérer en en éclaircissant les secrètes raisons. En ce sens notre objectif déborde la chronologie des réalisations accomplies : il embrasse les mentalités dont les réalisations forment normalement l'expression spontanée.

On aurait tort de limiter l'œcuménisme au travail de quelques spécialistes et l'absence de confrontations doctrinales ne prouve pas à lui tout seul que l'idée œcuménique ne germe pas dans un pays donné. On peut s'en tenir au stade d'une prière pour l'union des chrétiens, toutes portes fermées. Nul ne saurait affirmer qu'une telle prière n'existe pas dans les différentes confessions; elle est d'ailleurs incluse dans le *pater* que nous récitons tous. Néanmoins, si elle avait pris de vastes proportions, on en saurait quelque chose, soit par exemple par l'institution d'une semaine annuelle de prières pour l'unité. Or il faut reconnaître que les efforts menés pour l'institution d'une telle

semaine (ou à quelque chose d'équivalent) sont tellement circonscrits, au Brésil, qu'ils sont pratiquement sans répercussion sociale et quasiment inconnus du public brésilien, à quelque confession qu'il appartienne. Sur le point précis de la semaine de prières, il faut signaler que l'adoption de la semaine européenne de fin janvier rencontre une très sérieuse barrière naturelle dans ces pays du continent austral : janvier, c'est le plein été et c'est la période de vacances qui suspend la réunion de bien des groupes, met en veilleuse certaines institutions comme les scolaires et les universitaires, disperse bien des familles, réduit le nombre d'habitués de bien des paroisses. Mais une telle difficulté n'étant pas décisive pour l'ensemble de la question, il convient de chercher plus avant quelque explication.

Plusieurs raisons, qu'il n'est pas inutile d'éclaircir, militent à notre avis pour rendre le dialogue œcuménique particulièrement difficile au Brésil. Le lecteur pourra se rendre compte si nos raisons ne seraient pas par hasard applicables à d'autres pays. Plus encore que le défaut presque total de réalisations, il faut signaler le défaut de climat favorable. On sait que les premiers contacts doivent aider à assainir l'atmosphère, l'ambiance fraternelle devant aider à son tour à l'entretien et à la multiplication circonspecte des échanges bienveillants. Voilà une donnée de fait qui nous donne un retard considérable sur ce qui se passe en France par exemple, où l'on semble avoir pris la tête du mouvement d'échanges sympathiques entre catholiques et réformés. Mais le fait est surtout notable par la situation qu'elle révèle et exprime. Tentons d'en déceler les divers constituants.

Reconnaissons en premier lieu que l'Amérique du Sud ne se trouve pas dans le cercle où fermentent les idées directrices de la civilisation dont elle vit actuellement. Au plan des idées, elle n'a pas les moyens de prendre des initiatives sur un large front, notamment au plan religieux et doctrinal qui nous retient ici. Les raisons en sont connues; rappelons les plus notables : son clergé peu nombreux et peu homogène, souvent d'origine étrangère, le petit nombre de ses universités de haut standing culturel, de ses élites intellectuelles, le fait de ne pas constituer géographiquement (ni historiquement) un des carrefours internationaux d'échanges comme le sont Paris, Genève, Rome, Londres, Louvain ou New-York, le fait de n'être ni politiquement ni économiquement une des toutes grandes nations (nous pensons à l'un quelconque des Etats sud-américains), le fait de parler une langue mineure, étrangère — il faut bien le reconnaître — aux grands échanges d'idées (congrès, publications majeures, etc.). Or les initiatives préfèrent naître et croître sur des terrains qui y prédisposent, à tout le moins qui permettent une suite féconde.

A ces raisons d'ordre général s'ajoute une raison plus propre à notre sujet. L'histoire prouve que des tentatives de dialogue œcuménique sont susceptibles de surgir n'importe quand, à peu près n'importe où; mais de fait l'œcuménisme se trouve plus à l'aise *dans les contrées où le rapport des forces religieuses est stable.* Or si le catholicisme semble présenter une certaine stabilité au Brésil (admettons-le du moins ici en première approximation, et quel que soit le jugement qu'on porte sur le fait), il n'en va pas de même du protestantisme, lequel s'y trouve en pleine et incontestable expansion. Dans ce pays traditionnellement catholique, les confessions protestantes — dont on sait la grande diversité au XXe siècle — ne peuvent éviter, dans leur dynamisme encore récent ici, de s'étendre avec des éléments baptisés catholiques qui ont lâché, progressivement ou brutalement, l'Eglise romaine. *Cette situation excite de part et d'autre une agressivité tout à fait contraire à l'esprit œcuménique et restreint considérablement ses possibilités* actuelles de pénétration. Tant dans les grandes confessions protestantes que chez les sectes (que nous nous gardons d'assimiler aux premières) l'esprit évangélique se nourrit donc d'un prosélytisme combatif, qui — au nom de la bonne cause — se fait essentiellement apologétique et critique des positions du catholicisme traditionnel. De toutes parts la préoccupation de l'enrôlement quantitatif tient une place énorme. Evidemment le manque de clergé et de formation doctrinale suffisante dans les communautés catholiques rend souvent inégale la lutte d'influence. On n'évite pas de comparer en effet l'état de fait d'une communauté chrétienne semblant quelque peu dévitalisée et l'idéal conquérant de troupes fraîches, jeunes et dynamiques. La comparaison tourne généralement au profit des protestants qui ne s'embarrassent pas de scolastique et ne soucient pas toujours d'un approfondissement doctrinal rigoureux, mais prêchent avec conviction une conversion des mœurs à l'Evangile et un contact de vie personnelle avec le Christ. Ces deux derniers éléments se trouvent certainement au cœur des principes catholiques, mais ils ne sont pas toujours évidents dans les mœurs observables. Bref, pour qui s'en tient aux apparences, les résultats obtenus par la prédication réformée semblent nettement meilleurs que les résultats de la prédication catholique. Comment dans cet affrontement le peuple se retiendrait-il de « juger l'arbre à ses fruits »?

Nous n'avons pas à refaire ici le tableau de l'avance protestante avec ses résultats substantiels et ses moyens d'action souvent bien supérieurs à ceux dont dispose le clergé catholique : un tel tableau a été fait dans cette revue (nov. et déc. 1958).

Ainsi, quelle que soit notre sympathie pour les échanges œcuméniques, nous reconnaissons qu'ils réclament un certain nombre de conditions sans la réalisation desquelles on s'exposerait à faire plus de

mal que de bien. Aussi trouverions-nous gravement imprudent et inopportun de vouloir les multiplier au Brésil. Une réunion qui attise la haine et cultive l'incompréhension dessert la charité contre laquelle la vérité n'a aucun droit. Ce serait d'ailleurs ne pas comprendre ce qu'est l'œcuménisme que de n'y voir qu'une œuvre de vérité, au sens purement intellectuel du terme.

Dans l'ordre même de la recherche de la vérité, si les réunions de prière ne prêtent guère à difficultés, pourvu qu'on use de la délicatesse désirable (ainsi si l'on n'invite pas des frères séparés à s'unir à un exercice cultuel que désapprouvent leurs convictions religieuses), il en va autrement des échanges doctrinaux. Mieux vaut s'en abstenir si de part et d'autre ne sont pas présents des théologiens capables de représenter décemment et d'exposer avec maîtrise la doctrine de leur Eglise ou confession. De fait, l'expérience montre que là où un clergé n'est pas en mesure de soutenir l'échange, l'invective ou l'apologétique de portée parfois douteuse tend à s'implanter dans les mœurs, même hors de toute confrontation, de préférence au dialogue fraternel : le cas n'est pas rare de paroisses où l'essentiel du sermon dominical se passe en condamnations de ceux d'en face. Le durcissement autoritaire constitue un réflexe de défense qui trahit une faiblesse, bien loin d'exprimer purement la force de la vérité. Le dialogue avec l'autre est une épreuve de maîtrise : il doit manifester une « possession » déjà acquise tant à l'égard de soi-même que de son propre credo.

Notons toutefois que la situation œcuménique au Brésil, rendue délicate par l'instabilité et les mouvements de conquête du présent, n'est pas gâtée par contre par l'histoire de guerres de religions. C'est pourtant dans les pays d'Europe occidentale, ensanglantés jadis par des luttes entre confessions chrétiennes, que sont nés et qu'aujourd'hui se développent un esprit et une action œcuméniques où le catholicisme a part.

Un autre facteur rendra l'action œcuménique plus aisée, lorsque son heure sera venue en Amérique du Sud : le simple fait pour ce continent d'avoir été devancé par l'Europe. Les économistes connaissent depuis longtemps l'importance du *manque de fluidité*, facteur qui altère les conditions idéales du marché de la main-d'œuvre, de telle matière première, ou même des devises. On n'a peut-être pas assez souligné le manque de fluidité dans l'expansion des idées, même à l'intérieur d'organismes aussi puissamment unifiés et centralisés que l'Eglise catholique de nos jours. On sait les inévitables petits décalages existant entre la théologie la moins contestée entre spécialistes et la pratique pastorale; nous pensons plus spécialement ici aux décalages existant entre régions ou pays. Malgré toutes les facilités d'échanges culturels et doctrinaux qu'offre la technique moderne, les habitu-

des de pensée nées de vénérables traditions locales aussi bien que des conformismes les plus discutables, opèrent comme un puissant freinage pour l'assimilation de notions inaccoutumées. Il n'est pas rare que les premières opposent une véritable barrière à ce qui constitue pourtant parfois un véritable progrès dans le savoir ou la prise de conscience du croyant : la vérité la plus intégrale triomphera vraisemblablement à la longue, mais nul n'en sait à l'avance le délai de réception ni le prix. Dans ses formes actives, l'idée œcuménique compte parmi ces facteurs spirituels à diffusion lente. Mais comment ne pas souligner qu'il est plus facile d'adopter une idée déjà éprouvée et acceptée par des coreligionnaires non suspects d'un autre continent? En ce sens la France, ou l'Allemagne, paraîtra à juste titre comme le laboratoire où maintes explications, maintes adaptations, maintes améliorations, subissent les premières épreuves du jour. Sans doute il y aura du déchet; terminée en France, l'expérience des prêtres-ouvriers ne saurait vraisemblablement resurgir de si tôt en quelque autre lieu. Mais les premières épreuves sont-elles positives, la vérité élucidée devient patrimoine commun, de droit universel : chaque peuple est appelé à prendre rapidement ou progressivement possession de son héritage en humanité. Déjà la formule des instituts séculiers trouve un champ quasi mondial, non pas seulement d'action mais de recrutement. Le cas échéant on adapte pour modeler selon les nécessités locales; les premiers obstacles avaient été écartés par les défricheurs initiaux.

Pour être exact, il convient à ce point de nuancer l'application de l'idée œcuménique au Brésil. Il est nécessaire en effet de discerner les différentes influences à l'œuvre sur le clergé en fonction dans ce pays, ce clergé étant fort peu homogène (séculiers et réguliers; moitié d'étrangers environ, etc.). S'agit-il d'un ordre religieux, il ne sera pas vain de considérer son pays d'origine pour connaître des tendances de ses membres brésiliens : plus encore que la nationalité du fondateur ou de la maison-mère (ou généralice), on remarquera quelle province européenne est venue fonder la branche brésilienne. Dans l'Eglise, la solidarité panaméricaine joue peu : on s'étonnerait même plutôt que les catholiques des Etats-Unis, qui possèdent un si fort pourcentage de prêtres, en envoient si peu dans la partie australe de leur continent (contrairement aux protestants). L'actuelle sensibilité anti-yankee de bien des Brésiliens limite quelque peu, il est vrai, nos regrets. L'influence espagnole ou américano-espagnole sur le monde luso-brésilien est beaucoup plus faible qu'on ne penserait à priori, malgré la proximité des terres et des langues; elle n'est pas nulle. Mais beaucoup plus remarquable l'influence des Italiens d'une part, des Allemands et des Hollandais d'autre part. L'influence française enfin, plus grande que

ses moyens d'action actuels ne le laisseraient entendre, pourrait à longue échéance peser dans le sens favorable d'une ouverture œcuménique.

Sans renoncer de parti pris à des échanges interconfessionnels qui ne sauraient de toute façon être qu'extrêmement restreints et dûment placés sous l'autorité et les auspices de nos évêques, ce qui précède donne à penser qu'il ne serait pas sage de trop compter sur le dialogue œcuménique brésilien, entendu au sens technique d'efforts faits pour un rapprochement des compréhensions doctrinales. Mais l'œcuménisme comme traduction de l'*esprit chrétien* (esprit missionnaire et esprit d'unité) fait trop partie des exigences mêmes de la charité pour que nous nous en désintéressions. Aucune conjoncture ne nous autorise à abandonner un de nos devoirs très certains. Il s'agit donc moins de mener un dialogue en petit comité de spécialistes que d'aider tous les chrétiens du continent à adopter à l'égard de leurs frères séparés une *attitude vraiment chrétienne* : attitude de compréhension mutuelle et d'amour qui n'atténue rien du sérieux des divergences.

CONCLUSION

Dans la question des rapports de l'Eglise et du monde, nous croyons pouvoir distinguer trois tendances fondamentales chez les catholiques, tendances entrant en compositions diverses selon les temps et les pays.

En premier lieu, l'attitude de *protection d'un petit reste* : la communauté ecclésiale se sent faible et menacée au sein du monde ; elle se retranche en elle-même et se tient sur la défensive dans ses rapports avec lui. En deuxième lieu, signalons le règne du *mythe de la chrétienté* (le terme de *mythe* n'incluant pas ici de valeur de vérité ou de fausseté objective) : l'Eglise est tenue alors pratiquement comme s'étendant sur tout le monde, comme l'ayant plus ou moins assimilé dans ses valeurs positives. Nous ne cacherons pas notre prédilection pour la troisième tendance qui nous semble à la fois plus évangélique et plus adaptée aux conditions de fait où nous avons à œuvrer : l'Eglise est distincte du monde mais envoyée à lui, ni dominatrice ni dominée, hétérogène, immanente et transcendante comme son chef. Dans le monde, mais non du monde, le chrétien croit dans le triomphe eschatologique du vrai et du bien, du Christ, de Dieu ; mais il a l'âme missionnaire pour contribuer à ce règne. Le tri du bon grain et de l'ivraie ne sera vraiment accompli qu'à la parousie. Comme un ferment dans la masse, le chrétien dans le monde a alors épousé la troisième tendance : celle de la *dissémination missionnaire*. Mais comprenons bien ce mot de *missionnaire* : ne le limitons pas à la mise en œuvre d'une apologétique, et pas même à la prédication kérygmatique de l'Evan-

gile; il implique aussi, et lui seul, une attitude vraiment œcuménique.

Si les implications doctrinales de l'œcuménisme nous semblent tenir à la doctrine chrétienne de tous les temps parce que nous y trouvons une expression de la charité de l'Eglise, missionnaire par nature (et non pas seulement ajoutant à d'autres activités une activité missionnaire), reconnaissons que l'œcuménisme en tant que phénomène social se trouve lié à des conjonctures historiques qui l'étouffent, le paralysent, le permettent ou le favorisent. L'esprit œcuménique tel que nous l'avons défini nous paraît un aspect de l'esprit chrétien tout court; mais cet esprit œcuménique ne se dévoile historiquement qu'à la faveur de situations qui en permettent l'exercice. Par définition en effet l'œcuménisme est dialogue et, comme tel, réclame certaines dispositions non seulement chez celui qui veut dialoguer, mais encore chez son partenaire. L'un et l'autre doivent baigner dans une ambiance qui donne à leurs conversations des chances sérieuses de parvenir à une approximation mutuelle de la vérité par l'aide de rapports qui ne doivent pas constituer une conversation de sourds, encore moins un échange de diatribes et d'anathèmes. Instaurer un dialogue universel entre chrétiens, un dialogue au sens fort, constitue non seulement une œuvre chrétienne mais encore une œuvre essentiellement catholique : l'œcuménisme sera là, pleinement, déjà.

São Paulo (Brésil)
Rua Caiubi, 126 - Perdizes.

François H. LEPARGNEUR, O.P.
professeur d'ecclésiologie.